

Réflexions d'un esprit désintéressé : suite

Autor(en): **J.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 50

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 10 novembre 1866.

L'hiver arrive et avec lui les causeries au coin du feu et la vie plus intime. Mais si la saison froide ne s'annonce pas jusqu'ici par une température trop rigoureuse, elle ne frappe pas moins de terribles coups dans notre population. Nous ne voudrions effrayer personne en annonçant une mortalité plus forte que la moyenne, quoiqu'il soit difficile de ne pas s'avouer que les coups de la mort sont bien rapprochés depuis quelque temps. Cet automne si beau, qui a revêtu nos campagnes de leurs plus riches couleurs, qui a transformé une vendange qui s'annonçait pitoyable en belle et bonne récolte, cet automne, dis-je, a vu s'éclaircir les rangs dans bien des familles; il a frappé le pays tout entier dans la personne de quelques-uns de ses enfants les plus distingués.

Et pour ne citer que les exemples les plus rapprochés de nous, la semaine dernière a vu disparaître deux hommes dont notre pays s'honorait, Fréd. Troyon et L. Bridel. Le premier s'était fait une place honorable dans la science, par ses travaux archéologiques; il avait habilement profité des ressources que lui offrait le canton de Vaud pour l'étude des mœurs et des habitudes de ces populations dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, mais que de longues et patientes recherches, comme celles des Troyon, des Desor, des Keller ont fait revivre devant nous. Nous avons pu lire dans la vie des peuples appartenant à cette période que nous avons baptisée *âge de la pierre*, en scrutant leurs habitudes, leurs goûts belliqueux, l'état de leur industrie, les distinctions de classes, grâce aux débris que nos lacs nous ont rendus de ces lointaines existences.

Troyon n'a pas conquis sans lutte la position qu'il s'était faite dans la science. Une guerre sourde et acharnée fut dirigée contre lui par des hommes qui avaient été ses amis; ce que nous avons pu conclure de ces débats, toujours pénibles et qui ne profitent en rien à la science, c'est que, si la bonne foi de Troyon a pu être surprise dans quelques-unes des recherches auxquelles il faisait procéder par des tiers, l'homme et le savant nous laissent également le souvenir d'une vie noblement employée à la recherche de la vérité.

M. Bridel, dans une autre sphère, avait rapidement conquis une des premières places parmi les hommes d'élite de notre pays. Comme le disait sur sa tombe l'un des orateurs qui lui ont adressé les derniers adieux de ses nombreux amis, ce n'est pas seulement l'Eglise

libre du canton de Vaud qui perd en lui l'un de ses serviteurs les plus dévoués, c'est l'Eglise chrétienne tout entière qui voit disparaître l'un de ses plus remarquables défenseurs. Doué d'un rare bon sens, d'un esprit pratique et d'une vaste intelligence, L. Bridel s'était gagné le cœur de tous ceux qui avaient pu le connaître. Il possédait un rare talent d'orateur, et la chaire chrétienne, dans le canton de Vaud, a eu peu d'interprètes aussi éloquents que lui. Sa diction était si nette, si pure, si dégagée de tout accent *du crû* que l'on pouvait, à l'entendre, se croire transporté dans une église réformée de Paris. Il a été enlevé, dans toute la force de l'âge, par une maladie qui, en moins de dix jours, l'a conduit de la vie au tombeau.

Le nom de Bridel nous rappelle la bonne et vénérable figure de son aïeul, le doyen Bridel, le pasteur de Montreux. Après avoir, par plusieurs publications, le *Conservateur suisse*, entr'autres, remis en honneur l'étude de notre histoire nationale et rendu populaires maints récits des temps passés, le doyen Bridel avait lentement amassé les matériaux propres à former un recueil complet des mots de notre patois vaudois. La mort l'enleva avant qu'il pût donner le jour à cette publication. La société d'histoire de la Suisse romande a recueilli cet héritage et a confié à M. L. Favrat, le collaborateur aimé du *Conteur Vaudois*, la tâche de réunir ces matériaux et d'en constituer un *glossaire* du patois romand. Ce travail est aujourd'hui terminé, et dans peu de jours il sortira de presse sous la forme d'un beau volume in-8° de plus de 500 pages. A la suite du glossaire, M. Favrat a réuni une vingtaine de versions, en différents patois, de l'histoire de l'Enfant prodigue. Le plus grand nombre de ces morceaux sont inédits et ont été recueillis sur les lieux mêmes par M. Favrat, qui a couru pour cela de Château-d'Oex à La Vallée, et de la Gruyère, la patrie classique du *Ranz des Vaches*, jusque dans les vallées les plus reculées du Valais. Le recueil est terminé par un certain nombre de morceaux divers, offrant des types des nombreuses variétés du patois de la Suisse romande; on y retrouvera avec plaisir quelques-uns des morceaux que M. Favrat a bien voulu nous confier et qui ont vu pour la première fois le jour dans les modestes colonnes du *Conteur*.
S. C.

Réflexions d'un esprit désintéressé.

II.

Où placer un théâtre à Lausanne? Aucun emplace-

ment ne réunit tous les suffrages, et par un hasard singulier, les terrains dont on pouvait disposer ont été employés à d'autres usages. A ce propos, écoutez une historiette.

Il existe un opuscule bien connu des bibliomanes et qui a pour titre: *Histoire de Bertholde*. Ce Bertholde était une espèce de bouffon, attaché à la cour de certain roi de Lombardie. Condamné à mort pour quelque méfait, notre homme requit du prince comme unique grâce qu'il lui fût permis de choisir l'arbre auquel il serait accroché. Il obtint aisément cette légère faveur, et durant trois jours Bertholde et le bourreau parcoururent les forêts du voisinage. Aucun arbre ne convenait au patient, qui avait mille excellentes raisons pour les récuser les uns après les autres. Bref, le bourreau, fatigué, lâcha sa victime et Bertholde échappa au trépas.

C'est ainsi que maint haut personnage espère échapper au théâtre.

Oui, lorsqu'on veut sérieusement une chose on passe sur mille petits inconvénients; on met la main à l'œuvre et la chose se fait. Le tout, c'est de vouloir sérieusement.

Mais ce théâtre, disent quelques-uns, coûtera beaucoup d'argent. Ceci est parfaitement exact. Il faudra une somme rondelette pour les terrains; de nombreux écus pour la construction, et peut-être une subvention annuelle. Vous voyez que je prévois tout et que je ne me laisse bercer par aucune illusion.

Seulement un point m'étonne. Aussitôt qu'il s'agit d'un théâtre, on parle d'économie; et cependant naguères ces mêmes économes ont voté une route qui coûtera au moins un beau petit million. Elle estropie la promenade de Derrière-Bourg, rase le Casino et son aimable jardin; on contemple ce vandalisme sans frémir, et cependant les avantages de cette route compenseront-ils les agréments qu'elle nous enlève? J'aime à le croire; je vois déjà en imagination le boulevard orné d'arbres magnifiques, le rond-point avec sa fontaine jaillissante, les superbes villas du quartier de Georgette. Mais rien de tout cela n'est aujourd'hui palpable, réel; ce sont de belles espérances. Puissent-elles ne pas être déçues! Pourquoi donc les magistrats qui jettent un million dans une entreprise dont l'issue est en grande partie problématique, sont-ils si chiches à l'endroit du théâtre?

Pourquoi! pourquoi? c'est bien à vous, chétifs mortels, à demander des raisons. Adorons, sans les discuter, les décisions souveraines de notre édilité. Le voisin parlait jadis du couronnement de l'édifice, couronnement, qui par parenthèse, a été indéfiniment ajourné. Attendons patiemment aussi le couronnement du nôtre; quand tout aura été gratté et regratté, quand tous les contreforts seront démolis, toutes les routes construites, toutes les eaux savamment aménagées, alors peut-être les suprêmes ordonnateurs de nos plaisirs voudront-ils bien condescendre aux humbles requêtes de leur administrés.

Nous examinerons prochainement si les difficultés sont aussi grandes qu'on le dit, et présenterons, nous aussi, notre petit projet.

J. B.

Bois-Bougy, le 24 octobre 1866.

Monsieur le rédacteur,

Puisque vous avez eu l'excellente idée d'appeler l'attention du public agricole sur le *Bunias d'Orient*, permettez-moi d'ajouter quelques lignes à l'article très-intéressant, publié sur ce sujet, dans le numéro du 15 octobre de votre journal.

Je cultive le végétal en question depuis 1836, et j'en avais reçu la semence d'un agriculteur genevois (M. Monnier, de Rusin), qui, lui-même, utilisait cette plante, depuis plusieurs années, pour la nourriture de ses chevaux. C'est donc appuyé sur une expérience pratique assez longue, que je prends aujourd'hui la plume, dans le but, surtout, d'appuyer ce qui a déjà été dit, et fort bien dit sur le *Bunias* par votre correspondant, M. L. Favrat.

La plante est particulièrement remarquable par la vigueur de sa végétation. J'ai vu assez souvent chez moi ses tiges atteindre six pieds d'élévation, et j'ai exposé dernièrement, au concours agricole de Genève, un échantillon dont toutes les feuilles mesuraient de deux pieds à deux pieds et demi et plus de longueur. J'ai conservé les mêmes pieds pendant cinq ans, sur le même espace de terrain, sans que le produit eût diminué ou parût près de baisser. J'ai d'ailleurs essayé la culture du végétal sur des sols très divers, tantôt en le semant sur place, tantôt en le repiquant; le succès a toujours été à peu près le même.

Plus on coupe fréquemment la plante et plus elle semble prendre de force pour repousser. Elle supporte, d'ailleurs, en hiver, les froids les plus rigoureux sans en souffrir aucunement. Sans m'avancer jusqu'à déclarer que les animaux en sont plus friands que de tout autre, je puis certifier que moutons, porcs, vaches et chevaux mangent volontiers ce fourrage; il faut dire aussi qu'il est très tendre, et même un peu aqueux; aussi, il sèche mal et c'est surtout en vert qu'il convient de l'administrer au bétail.

Je crois en particulier que le *Bunias* remplacerait heureusement la *chicorée sauvage* dont, dans les petites exploitations, nos bonnes ménagères sèment souvent un coin du jardin, pour aider à la provende du porc et de la vache. La culture de ces deux plantes est à peu près la même, et le remplacement de l'une par l'autre ou leur culture simultanée offrirait d'autant plus d'avantages que le *Bunias* présente un rendement deux ou trois fois plus élevé, et qu'on peut le donner sans inconvénient au bétail, en telle quantité qu'on voudra, ce qui, comme on le sait, ne peut se faire pour la chicorée, dont les propriétés dépuratives sont assez actives.

Les graines du *Bunias*, qui se produisent en très grande abondance, peuvent servir à nourrir la volaille; elles profiteraient du moins à ceux de nos volatiles de basse-cour dont l'estomac est de force à broyer l'enveloppe ou coque de l'amande, enveloppe extrêmement dure. L'amande enfin, comme celle de la plupart des crucifères, contient une certaine proportion d'huile; mais je n'ai pas connaissance d'analyse ou d'expérience directe qui ait déterminé la quantité relative et la qualité de ce dernier produit.

Je termine en faisant connaître à vos lecteurs que je possède en ce moment quelques livres de graine de *Bunias* que je mets avec plaisir à la disposition des amateurs¹.

Agréez, M. le rédacteur, les civilités empressées de votre dévoué.

E. TEYSSEIRE.

PS. Je cultive aussi, depuis une dizaine d'années, deux autres plantes fourragères encore peu répandues: le *Brôme Schrader* et le *Panis virgatum*; je pourrai, si vous le désirez, vous en parler une autre fois.

Tout en remerciant l'auteur de la lettre qui précède, nous nous empressons de lui dire que nous accueillerons avec le plus grand plaisir les intéressantes communications qu'il voudra bien nous faire.

¹ Le bureau du *Conteur* a aussi reçu de M. Favrat quelques échantillons de cette graine pour les personnes qui désirent en faire l'essai.